

La Vierge de Nanterre

SUITE ET FIN

V

LE CAMP D'ATTILA



ORSQUE leur chef s'arrêtait, les Huns élevaient à la hâte une demeure pour lui et sa cour.

Cette résidence improvisée est, cette fois-ci, à quelques stades de Lutèce. Placée sur une éminence d'où le regard peut étudier au loin l'horizon, elle est entourée de palissades faites de troncs d'arbres et protégée par des hommes d'armes.

Pendant que ses avant-postes, munis de torches, se répandent dans la forêt et l'incendient, afin de découvrir l'ennemi et d'empêcher sa retraite, pendant que des éclaireurs s'élancent, rapides comme la flèche, jusque sous les murs de Paris, Attila, assis sur un siège grossier, médite. Il rêve sans doute une œuvre de destruction, car ses yeux, petits et enfoncés, roulent sans cesse dans leur orbite. Son nez épaté, sa peau noire, sa tête énorme, impérieuse, lui donnent un aspect

redoutable. A ses côtés, prêts à lui obéir, se tiennent ces douze rois, couronne en tête, ces ducs, ces comtes, tous les nobles vaincus qu'il a fait prisonniers.

Soudain, il se lève; il saisit son épée « *Deman* », qui lui tenait lieu de sceptre, cette épée trouvée par un pâtre au milieu des champs et le présage assuré de l'empire du monde. Il monte sur un noir coursier et, entouré de son escorte de rois couronnés, il s'élance vers son armée, rangée en bataille. Il veut la voir encore, s'assurer de sa force.

Et, au son des tambours tartares, tous les guerriers défilent.

Il voit passer devant ses yeux les Sarmates, les Pannoniens, les Venètes, les Lombards, toutes ces peuplades soumises qui lui paient maintenant le tribut de leur valeur et de leur science militaire. Il se met au centre de l'armée, à la tête de ses Huns; à sa droite, les bandes des Gépides, sous les ordres d'Artarik, *le roi très fameux*; à sa gauche, les Ostrogoths, commandés par les trois frères Valamir, Théodomir et Widemir, de l'illustre tribu des Amales. Les autres rois placent leurs cavaliers à l'arrière.

Et toute cette masse formidable, lancée à fond de train, s'élance vers Lutèce.

Arrivée à une distance de la ville assez grande pour que, des hautes tours, on ne puisse pas voir ses dispositions, Attila ordonne l'arrêt. Il laisse ses recommandations aux chefs, ordonne que l'on soit prêt à engager la lutte dès le lendemain à la première heure, et il se retire sous sa tente, suivi de tous ses généraux...

... Attila ne pressait point sa noire cavale; il revenait silencieux et sombre.

Quelle triste pensée peut courber ce front vaincu ?...

Il se rend dans la salle des festins.

C'était une grande pièce, tendue de toiles écarlates. Aux murs, des trophées d'armes, des peaux de bêtes. Attila s'avance vers le fond et prend place sur le lit royal, élevé sur une estrade, couvert de tapis bigarrés; à ses côtés est Ernakh, son plus jeune fils, celui auquel les devins ont prédit une longue postérité.

Tous les ministres et les généraux pénétrèrent à sa suite dans la salle. A chacun d'eux, l'échanson

remet une coupe de vin, qu'il boit en l'honneur du roi. Tous s'inclinent avec respect, depuis le chef des Huns, la hache au côté, la lance au poing, jusqu'au roi africain à la tête crépue, au manteau de pourpre retenu sur l'épaule, aux brodequins de cuir fauve.

Attila reste immobile. Pas un geste, pas un mouvement ne trahissent sa pensée; il semble oublier tout ce qui l'entoure; seul la vue de son fils Ernakh amène un vif éclair dans ses yeux.

Soudain, le roi des Huns laisse tomber lourdement son poing sur la table, qui gémit.

Aussitôt, les draperies qui masquent l'entrée de la porte principale s'agitent, les gardes se rangent sur le passage d'un devin, le plus vieux, le plus renommé de tous, Ellak, qui déchiffre les destinées.

— Seigneur, je ne suis qu'un homme, dit-il en baissant la tête.

— Parle, je te l'ordonne.

— Les astrologues ont fouillé les cieux et les présages les plus heureux leur ont répondu. Les aruspices ont vu une cigogne qui fuyait de Lutèce; elle quittait son asile, sans doute parce qu'il n'était plus sûr.

Les guerriers, en entendant ces mots, se lèvent et poussent des clameurs frénétiques.

Attila commande le calme.

Il laisse le devin s'éloigner sans entendre la fin de son récit et, toujours sombre, il incline la tête vers le sol...

...Et les Huns restent toute la nuit l'œil aux aguets, l'oreille tendue.

Aux premières blancheurs de l'aube, un murmure confus s'échappe de cette agglomération d'hommes, semblable aux grondements de l'Océan avant la rafale. Les cris des capitaines retentissent, les chevaux hennissent, les torches enflammées circulent de toutes parts, le son des trompes se répercute aux mille échos; toute cette mer humaine s'agite avec un bruit de tempête. Ils sont prêts à la lutte.

Attila remonte sur sa noire cavale, mais une force inconnue le guide. Il veut parler: des sons vagues, incohérents, s'échappent seuls de sa bouche.

Qu'a-t-il? Quelle vision affreuse a frappé ses yeux?

Comme Héliodore assiégeant le temple de Jérusalem, peut-être, lui aussi, a-t-il vu cet homme terrible, habillé magnifiquement et monté sur un cheval rapide? Peut-être, lui aussi, a-t-il été frappé, comme l'envoyé de Séleucus, par ce jeune homme aux armes d'or? Peut-être sera-t-il renversé par terre, sans voix et sans espérance de vie? Peut-être cette parole du Livre des héros Macchabées résonne-t-elle à son oreille:

— Celui qui habite dans le Ciel est Lui-même présent en ce lieu; Il en est le Protecteur, et Il frappe de plaies et fait périr ceux qui y viennent pour faire du mal.

Les yeux interrogateurs de ses guerriers se tournent vers lui. Leur chef est muet, immobile à l'heure de la bataille! Que faire?

— Mais s'il ne veut pas parler, qu'il marche; nous le suivrons partout où il nous conduira!

La noire cavale d'Attila s'élance vers les plaines d'Orléans.

Et, à sa suite, ses hordes barbares se détournent de Lutèce!

VI

LA PATRONNE DE PARIS

Cinq années se sont écoulées; Mérovée vient à son tour devant Lutèce, et, plus heureux que le Hun, il s'en empare après un long siège. Seulement il a ruiné tous les environs, et une horrible famine se déclare. Alors la sainte apparaît de nouveau.

Evidemment elle est l'intermédiaire entre le ciel et la terre, et, après avoir protégé une fois sa patrie, dans une circonstance solennelle, elle ne peut plus l'abandonner.

Donc, elle s'embarque sur la Seine, et, allant de ville en ville, elle amasse immédiatement du blé et des provisions de façon à en charger onze grands bateaux. Et Paris est encore sauvé.

Pendant ce voyage les miracles se multiplient sous ses pas. A Arcis-sur-Aube elle guérit la femme de l'officier Passivus, qui était frappée de paralysie depuis quatre ans. A Troyes, en Champagne, elle guérit des aveugles et des possédés.

Chose qui étonnera nombre de nos lectrices! Dans ces époques reculées on correspondait beaucoup plus, et mieux qu'on ne le croit, entre différentes nations, même avec les plus éloignées.

On ne sait pas combien encore maintenant, dans des contrées dénuées de tout moyen de communication, la renommée vole et les nouvelles se propagent. Il advint ceci: il n'était bruit dans tout l'Orient que du genre extraordinaire de vie qui avait été adopté par un anachorète nommé Siméon, lequel, en Cilicie, s'était retiré au pied du mont Téliénisse, sur une colonne élevée, du haut de laquelle il haranguait les fidèles; d'où son nom de *stylite*. Un jour, des marchands de Paris arrivèrent jusque-là pour contempler cette curiosité. Quel ne fut pas leur étonnement en entendant le stylite les prier de saluer de sa part, à leur retour en France, leur sainte compatriote!

Celle-ci était respectée de tous, même des rois. Mérovée, qui était païen, la regardait comme une demi-déesse; son fils, Chilpéric, païen aussi, on le sait, délivrait les prisonniers à sa prière; Clovis, après s'être converti à Tolbiac, fit naturellement davantage. Jusqu'au *v*^e siècle les églises de Paris n'étaient que des oratoires; c'est de la conversion

de la nation franque que date l'ère des grandes basiliques, et la première fut celle de Saint-Pierre-et-de-Saint-Paul, élevée par le roi Clovis sur le mont Lucotitius, à la requête de la sainte, c'est-à-dire sur cette colline qui porte son nom encore aujourd'hui.

Geneviève fut aussi l'amie de la reine Clotilde, dont la dévotion était si grande qu'elle lui mérita les honneurs de la sainteté. On aime à voir ces deux figures de femme, douces et tendres, penchées sur le berceau de l'Eglise française.

Et rien n'échappe vraiment à la sollicitude de notre héroïne. Car nous la voyons encore prendre le souci de bâtir une église sur le tombeau de saint Denis et de son compagnon, les apôtres de Paris, dans un petit village situé au nord de la capitale, et qui devait devenir plus tard la ville de Saint-Denis et la sépulture de nos rois.

Enfin, comblée d'âge et de mérites, la sainte meurt le 3 janvier 512, et va recevoir au Ciel la récompense de ses travaux et le prix de ses victoires.

Le corps de Geneviève fut déposé dans la basilique de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

Et, là, ses restes furent l'objet de la vénération des fidèles. Paris naissant n'oubliait pas que Geneviève l'avait sauvé de la ruine, de l'anéantissement. Des pèlerinages nombreux se rendaient au tombeau de la sainte, et bientôt l'église ne fut plus connue que sous le vocable de Sainte-Geneviève.

A côté du monument, Clovis fonda une abbaye dont les chanoines réguliers étaient appelés Génovéfains (*Genovefa-Genev.*); ils formaient comme une garde d'honneur autour de la sépulture de la Patronne de Paris; ils perpétuaient sa mémoire dans le souvenir de leurs concitoyens.

Clovis et, plus tard, Clotilde voulurent être enterrés dans la crypte où reposait le corps de la sainte; ils estimaient que la sépulture la plus glorieuse qu'ils pussent souhaiter était celle qui leur permettait de dormir leur dernier sommeil auprès d'elle.

Mais, entre tous les cultes, celui de la vierge de Nanterre demeurait le plus cher aux Parisiens; leur reconnaissance ne s'affaiblissait pas avec le temps, et, sous Dagobert, on transféra les reliques de sainte Geneviève dans une superbe châsse en argent, œuvre de saint Eloi.

Paris, après avoir subi tant de fois l'attaque des Barbares venus de l'Est, fut en but, dès le commencement du ix^e siècle, aux invasions des Normands venus de l'ouest. Leurs frêles embarcations sillonnaient la Seine en tous sens; le fleuve ne les portait-il pas au cœur d'un pays riche, source inépuisable de butin? Rien n'arrêtait l'audace de ces aventuriers. « La force de la tempête, disaient-ils eux-mêmes, aide les bras de nos rameurs; l'ouragan nous guide à travers la route des Cygnes; il nous jette où nous voulions aller! »

Paris fut plusieurs fois pillé par eux. Ces fils

d'Odin, qui acceptaient le baptême de Louis le Débonnaire « pour gagner la robe blanche des néophytes » qu'on leur offrait à cette cérémonie, s'attaquaient sans réserve aux trésors des lieux saints. La basilique du mont Lucotitius ne fut point épargnée; mais les Génovéfains eurent le temps de dérober à leur pillage la châsse de la sainte Patronne.

L'église fut donc incendiée par les Normands en 856, et elle resta près de trois siècles dans un grand abandon.

En 1212, la châsse d'argent de saint Eloi fut remplacée par une châsse de vermeil, œuvre de Bonnard.

Les princes tenaient à l'enrichir de pierreries. Marie de Médicis lui fit don d'un bouquet de diamants d'un éclat admirable.

Cette châsse énorme était soutenue par quatre vierges plus grandes que nature, placées sur des colonnes de marbre. Elle était si haute qu'il fallait se servir d'une perche pour faire toucher à la châsse les objets de piété apportés par les fidèles.

Dans toutes les calamités on découvrait une partie de la châsse, d'autant plus grande que la calamité était plus terrible et le péril plus imminent. Les magistrats de la ville, après avoir consulté le Parlement, s'adressaient au chapitre de Notre-Dame, lui demandant de faire descendre l'abbé de Sainte-Geneviève du mont Lucotitius avec la châsse de la Patronne de Paris. « Ils ne peuvent aucunement être refusés, dit une vieille relation, vu que c'est leur refuge et confort en leur nécessité. »

Aussi l'intercession de sainte Geneviève était-elle réclamée par les Parisiens contre la peste, la famine, la guerre, la sécheresse ou la pluie.

La châsse était portée par la confrérie des bourgeois; un règlement disait que chacun d'eux devait « se mettre en bon estat, vrai confés et repentant, et recevoir son Créateur et avoir la tête nue et les pieds nus, et linge blanc honneste, comme il appartient, avec un chapeau de fleurs sur la tête »; il ne devait point porter de barbe au menton.

Les Génovéfains ne livraient la châsse aux échevins de la ville que contre des otages.

La procession, descendue du mont Lucotitius, se rendait à Notre-Dame au milieu des acclamations du peuple. Des fidèles suivaient les reliques pieds nus, ne portant pour vêtement qu'une chemise au bas de laquelle ils suspendaient des pierres « par pénitence ou par prudence ».

Au commencement du xii^e siècle, sur l'emplacement de la Maison de Geneviève (parvis Notre-Dame, actuellement l'hôpital), on construisit une deuxième église dédiée à la sainte. Ce fut Sainte-Geneviève-la-Petite. Bientôt, un miracle éclatant, dû à l'intervention de la vierge de Nanterre, lui fit donner le nom de Sainte-Geneviève-des-Ardents.

Le feu des Ardents était une maladie terrible et contagieuse qui faisait de nombreuses victimes. Aucun remède ne parvenait à combattre ce fléau.

On recourut à sainte Geneviève.

La châsse, portée en procession, arrivait sur la place de Notre-Dame, quand tous les malades, massés sur son passage, furent subitement guéris. Seuls, trois d'entre eux, qui s'étaient déclarés incrédules, ne furent point délivrés de leur mal.

Comment les Parisiens auraient-ils pu ne pas vénérer une telle sainte, dont la protection manifeste les secourait en tout péril ?

Leur confiance en elle était si grande qu'on ne compte pas moins de cent quatorze processions de la châsse jusqu'en 1725.

Mais si de longs siècles n'effaçaient point de leurs cœurs cette filiale piété envers sainte Geneviève, le temps n'épargnait pas la basilique qui lui était consacrée.

Vers le milieu du siècle dernier, on résolut d'élever à la vierge de Nanterre un nouveau monument plus digne d'elle. Les plans en furent confiés à Soufflot; cet artiste, épris de l'art antique, voulut unir dans son œuvre la majesté de la coupole de Saint-Pierre à l'élégance de la façade du Panthéon.

L'église, commencée en 1757, n'était point achevée en 1789.

La Révolution, qui détruisait tout ce que les Parisiens avaient respecté jusqu'alors, ne devait point reculer devant la profanation du temple et des reliques même de sainte Geneviève.

Les pieux Génovéfains, qui avaient défendu leur précieux dépôt contre les pillages des Normands, ne pouvaient plus le préserver contre ces redoutables ennemis.

Et le 1^{er} frimaire an II (23 novembre 1793), les saintes reliques furent brûlées en place de Grève, devant le peuple et la troupe. La châsse fut envoyée à la Monnaie.

Le *Moniteur* du temps publia les arrêtés relatifs à cette odieuse profanation.

« Le Conseil de la Commune entend la lecture du procès-verbal de dépouillement de la châsse de sainte Geneviève et arrête que ce procès-verbal sera envoyé à toutes les sections, *ainsi qu'au pape*. Arrête en outre que les ossements et les *guenilles* qui se sont trouvés dans cette *boîte* seront brûlés sur le champ, en place de Grève, pour y expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur et à entretenir le luxe de tant de fainéants.

« La dépouille de cette châsse a produit 23830 livres (livre parisien) ».

A la triste lueur qui s'élevait de la place des supplices, on pouvait lire sur le fronton du temple la veille encore dédié à sainte Geneviève :

Aux grands hommes, la patrie reconnaissante.

La ville de Paris allait-elle donc perdre sa protectrice au Ciel ? Tant d'irrégularités et de profanations ne lasseraient-elles pas sa sollicitude ?

Les commissaires de la Commune, en ouvrant la précieuse châsse, constatèrent que tous les ossements n'y étaient point.

Une partie des saintes reliques reposaient dans l'église de Sainte-Geneviève-les-Ardents et au prieuré de Sainte-Geneviève-des-Bois, que les Génovéfains possédaient aux environs de Sens.

Ces reliques furent transportées à Saint-Etienne-du-Mont, dès que la tempête révolutionnaire fut calmée; mais la réparation n'avait pas eu assez d'éclat : dès 1806, Napoléon voulut rendre à la mémoire de sainte Geneviève la basilique profanée; la déification des pensées humaines, qu'elles fussent de Voltaire, de Mirabeau ou de Marat, lui semblait un sacrilège.

La restitution solennelle n'eut lieu qu'en 1822, sous un autre gouvernement.

Mais, en 1830, une nouvelle tempête rendit le monument de Soufflot au culte des grands hommes. Il devint une fois de plus le Panthéon.

En 1852, on le plaça de nouveau sous le vocable de sainte Geneviève, et les chants religieux éclatèrent sous ses voûtes somptueuses.

Depuis, les Parisiens ont encore sacrifié la mémoire de leur bienfaitrice à celle des grands hommes ! La douce vierge de Nanterre ne se lassera-t-elle pas ? Ne retirera-t-elle pas son appui à ses enfants, trop longtemps ingrats ?

Non !

Et ceux qui, chaque année, se rendent avec ferveur à Saint-Etienne-du-Mont, pour célébrer la neuvaine solennelle de la sainte, connaissent l'efficacité constante de son intercession.

Geneviève veille sur la ville de Paris ; ce développement prodigieux, cette renommée universelle ne sont-ils pas le témoignage éclatant de cette protection ?

Elle aime ses concitoyens ; elle les aimera toujours, malgré l'indifférence du plus grand nombre.

Et l'image de cette constance n'est-elle pas cette croix qui brille, en dépit de tant de volontés, au sommet du Panthéon, portant bien haut la glorieuse mémoire de la patronne de Paris ?

CH. DE VITIS.



Les Bons côtés



Il y en a toujours ou presque toujours aux choses, et, on peut le dire, toujours chez les gens. Apprendre à les connaître est la science de la bienveillance et la science du bonheur dans une grande mesure.

Il est plus aisé, il faut l'avouer, de découvrir les côtés fâcheux ; et quand je dis découvrir, le mot est impropre, car point n'est besoin, hélas ! de longs voya-

ges de découvertes. Le mauvais, l'ennuyeux, le ridicule se montrent en général d'eux-mêmes et blessent tout d'abord notre personnalité, à moins qu'ils ne sollicitent l'esprit de raillerie ou de critique, si facile à éveiller en chacun de nous. Beaucoup de femmes se font une réputation aisée de pénétration en signalant les aspects désagréables des gens et des choses, non seulement ceux qui sautent aux yeux, mais ceux qui sont cachés. Il n'est pas moins facile de se donner le genre d'esprit qui consiste dans la moquerie, et c'est ainsi que la vanité s'allie à ce fond de malinité qui est, dans notre nature, pour nous faire voir, révéler, blâmer ou tourner en ridicule ce qu'il y a de fâcheux autour de nous.

Est-ce à dire qu'une semblable disposition nous rende heureuses ? Est-il agréable de cheminer à la recherche du laid sous toutes ses formes ? Quand on est jeune, on en plaisante ; quand l'âge est venu et qu'on a le rire moins facile, on devient amer, défiant, on s'attriste de ce qui amusait et, ayant fait des progrès regrettables dans ce genre de pénétration, on ne voit plus que le laid, que le mal.

Je voudrais, mesdemoiselles, que vous réagissiez contre cette tendance critique qui vous rendrait, avec le temps, méfiantes, chagrines et probablement méchantes. Pour cela il faut tout simplement s'exercer à voir les bons côtés des gens et les beaux côtés des choses. En d'autres

termes, c'est la bienveillance que je vous prêche, cette jolie vertu qui donne à l'âme une grande douceur, à l'esprit une teinte charmante, qui nous entoure d'une atmosphère de sympathie, qui nous attire les cœurs, qui est souvent la source des amitiés et qui, enfin, nous procure à nous-mêmes de véritables jouissances, parce qu'être bienveillant ce n'est pas seulement bien vouloir, c'est bien voir, — voir dans un jour plus riant, plus lumineux et certainement plus vrai.

Vous avez connu, vous rencontrez chaque jour des femmes malveillantes et chagrines. Ne dirait-on pas qu'elles ont le don fâcheux de flétrir tout ce qu'elles touchent ? Elles soulèvent tous les voiles pour montrer les laideurs cachées et elles soulignent avec rudesse tous les défauts apparents ; elles exagèrent tous les ennuis, se lamentent sur toutes les tristesses, en éteignant volontairement le rayon d'espoir qui reste pour les éclairer ; sous prétexte de poursuivre et de détruire l'illusion, elles déflorent tout ce qu'il y a de sincère dans le bien, d'atténuation dans le mauvais. C'est comme si l'on dépouillait un beau visage de sa chair rose et vivante pour montrer la tête de mort qui lui sert de charpente, ou comme si l'on froissait les ailes d'un papillon pour prouver que leur éclat n'est que de la poussière brillante. Ces personnes-là nient souvent des qualités réelles, ou, si elles ne le peuvent, en suspectent la base et en dénaturent l'intention. Elles grossissent à plaisir tout défaut, tout manquement, y ajoutent un soupçon méchant. L'excuse, l'indulgence, ce sont là des mots vides de sens.

Les choses aussi participent à cette sévérité universelle. Elles ne les examinent qu'au point de vue de l'imperfection. Elles triomphent de trouver le point sensible dans ce que tout le monde admire, et jouissent plus d'avoir découvert une fausse note dans un morceau de musique ou une faiblesse dans un tableau, que les gens ordinaires ne sont heureux d'avoir entendu de belle musique et vu de bonne peinture, sans souci d'une légère défaillance.

Tout ce qui leur arrive est mal pris. Même les événements que chacun considère comme heureux ne leur apparaissent qu'au point de vue unique et étroit des rares et inévitables inconvénients qu'ils comportent en leur qualité de choses humaines. Cette mère qui marie sa fille avec toutes les garanties du cœur et de la situation se gardera bien de se réjouir : elle appuiera d'une manière morbide sur le plus petit revers de médaille, ou

ne verra qu'une séparation d'ailleurs adoucie dans l'événement qu'elle a secrètement désiré. Cette femme dont le mari obtient un brillant avancement se lamentera sur l'ennui d'un changement de résidence ou même sur le délai trop court accordé pour effectuer ce changement. Si elle voyage, elle oublie volontiers les merveilles de l'art et de la nature pour déplorer un nuage de poussière, une ondée de pluie, un dîner médiocre.

De telles natures deviennent insupportables à ceux qui les entourent. Même si elles enveloppent de verve mordante et spirituelle leurs perpétuelles critiques, elles lassent la patience, éloignent la sympathie.

N'est-il pas mille fois plus doux pour soi et pour les autres de s'accoutumer à prendre surtout dans les choses ce qu'elles ont d'agréable, dans les arts ce qu'ils ont de beau, et à considérer chez les gens les qualités de préférence aux défauts, établissant une sorte de compensation et oubliant ceux-ci en faveur de celles-là ?

Je ne prétends pas, d'ailleurs, vous faire tomber dans un excès ridicule, dans cet optimisme naïf qui se refuse à constater toute espèce de mal, tout défaut, toute imperfection, et qui dégénère en faiblesse ou en sottise. Mais je voudrais que la

bienveillance fit toujours pencher la balance, d'abord parce qu'il nous est beaucoup plus agréable de regarder le bien et le beau que le mal et le laid, puis parce que c'est infiniment plus salubre pour les autres. Si nous voulons faire ici-bas quelque chose d'utile soyons bienveillantes, croyons au bien de préférence au mal, jusqu'à preuve du contraire, et admettons les circonstances atténuantes dès qu'il en peut exister. Nous acquerrons ainsi, presque sans nous en douter, des sympathies vraies et la confiance de ceux qui nous entourent.

Ai-je besoin d'ajouter un autre motif à ceux qui militent en faveur de la bienveillance ? Nous avons nous-mêmes besoin de la rencontrer chez les autres. Son atmosphère nous semble désirable et même juste ; c'est elle qui épanouit nos bonnes qualités et elle seule qui nous permet d'être nous, de nous montrer non seulement sous notre bon jour, mais même sous notre vrai jour : c'est pourquoi je disais qu'elle est juste. Ce que nous souhaitons pour nous, ce que nous trouvons bon pour nous, pratiquons-le envers les autres dans une large mesure. Encore une fois, notre bienveillance rejaillira sur notre propre cœur.

M. MARYAN.



LA CROISÉE

*Lorsque le voyageur, au lever de l'aurore,
Quitte le toit béni d'un hôte regretté,
Il se retourne, marche, et se retourne encore,
Payant du cœur sa dette à l'hospitalité.*

*Alors s'il aperçoit, sous la feuille de lierre,
Un jeune et frais visage à travers les vitraux,
Une enfant blonde ouvrant à demi la paupière,
Et de ses longs cheveux retenant les anneaux,*

*Ses pas sont suspendus, il sourit et salue ;
Un pur souffle a voilé le verre transparent.
Mais une main l'efface ; à l'aimable ingénue,
Plein d'audace, il envoie un baiser qu'on lui rend.*

*Puis il reprend sa course et rappelle en son âme
De l'hôte au premier jour le bienveillant accueil :
L'être aussitôt pour lui doublant sa douce flamme
Et tout à l'heure encore les adieux sur le seuil.*

*Mais la route se perd dans la plaine boisée.
Pour la dernière fois il regarde ! il a cru
Voir la charmante fille encore à la croisée.
Sa main la saluait..... Elle avait disparu.*

LUCIEN PATÉ



TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE



ADELEINE, elle, continue à se mettre à son piano aux mêmes heures, mais cela ne lui offre plus le même intérêt. Ses parents ne l'écoutent que d'une oreille distraite, et ne lui demandent pas de chanter une chose plutôt qu'une autre. Personne ne lui tourne les pages de sa musique et n'insiste pour qu'elle recommence tel ou tel passage écouté avec ravissement. Aussi elle en a vite assez, et se plaît de plus en plus à la vie extérieure. Jamais à la maison; toujours en mouvement! On dirait qu'elle a peur de se trouver en face d'elle-même.

Elle prend part avec frénésie à la bataille des fleurs, aux confetti, à tout le brillant mouvement du Carnaval, allant même, avec son père, à quelques fêtes du soir, où sa mère trouve leur deuil trop récent pour se montrer elle-même. Elle est à la tête d'un groupe infatigable, avec les deux petites Américaines de Montfleury, qui lui ont confié leurs projets sur les Russes pour la fin de la saison. Pourquoi tous ces mariages? C'est une rage qui les prend tous.

Elle a hâte que Céral revienne, parce que les deux couples de fiancés lui semblent bientôt insupportables.

... Et Pierre?

A la suite d'une longue conversation avec Edith, sur des plans d'avenir et de bonheur, Madeleine entend vibrer tout à coup ce nom en impérieux écho, et se demande avec effroi s'il serait content d'elle.

Pourquoi ce doute? L'injuste! Elle l'aime tant! Mais lui? L'aurait-il oubliée? Rien, depuis si longtemps. Et la photographie qu'il avait promise? Pas de photographie! pas de lettres! rien! Et s'il lui était arrivé malheur?

Elle est rentrée de bonne heure ce jour-là et, sous une impression pénible, s'est enfermée dans sa chambre. Elle ouvre le petit tiroir où la lettre

de Pierre est serrée précieusement avec d'autres souvenirs, et voilà que le Passé se dresse, et qu'elle a peur!

Peur de quoi?

De Pierre lui-même, de Pierre, qu'elle n'arrive plus à voir qu'avec un air sévère, inconnu jusqu'alors. Quand l'a-t-elle vu ainsi, dédaigneux, ironique, méprisant? Une seule fois, quand Lavarey refusait de se battre. Mais, pour elle, un si bon regard toujours si chaud, si pénétrant, si profond! Où est-il, ce regard? Oh! sa photographie, rien qu'une minute, pour chasser ce cauchemar!

Le mistral tord les palmiers de la Croisette sous le jour qui baisse; la mer est, comme le ciel, d'une teinte terne, plombée, qui fait ressortir en un noir fantastique les découpures de l'Esterel. C'est trop triste, cette vue!

Madeleine s'éloigne de sa fenêtre et se fait allumer du feu; puis, refusant toute autre lumière que celle-là, elle s'assied contre la cheminée et, la tête dans les mains, fouille dans ses souvenirs. Il faut absolument qu'elle arrive à revoir son Pierre.

Oui, elle va revivre la dernière fois qu'elle l'a vu, quand ils se sont quittés après le baiser d'adieu. Elle ne saurait oublier cet instant... Voilà Pierre franchissant la haie et courant, sans se retourner, à travers le petit champ. C'est bien lui: grand, svelte, élégant et fort. Elle se rappelle chaque détail de sa toilette: son feutre souple, qu'avaient marqué les branches, et d'un gris tout frais comme son costume, les gants rouges qu'elle lui avait ramassés dans l'herbe, cette brosse de cheveux blonds, cette pointe de moustache fine qu'elle avait regardée si longtemps dans le soleil...

... Qu'il se retourne maintenant! Et qu'elle le voie de face, avec ses yeux et son regard!

Dieu! quel air méchant!

Et elle a beau chercher, torturer sa pensée, implorer de son souvenir une autre vision, elle ne peut plus voir qu'un Pierre nouveau pour elle, avec ce regard sévère de juge impassible.

— Oh! que je souffre, que je souffre! Et toujours seule!

Au dehors, la tempête augmente avec la tombée de la nuit, les vitres tremblent à chaque rafale; on dirait que la mer bat la maison d'assaut.

Un étrange frisson a saisi Madeleine, qui voudrait sortir de ces ténèbres, de ses pensées, de sa chambre, fuir à tout prix cette atmosphère lugubre ! Mais elle se sent paralysée au point de ne pouvoir même pas étendre le bras pour appuyer sur le bouton électrique ou pour frotter une allumette.

Les gaies parties des dernières semaines lui passent devant les yeux comme une vision de soleil, puis le ciel plombé, le vent qui hurle, la mer qui déferle... et le regard qui juge !

— Madame prie mademoiselle de descendre au salon.

Elle sursaute avec un cri qui terrifie sa femme de chambre, mais, Dieu soit loué, la voilà tirée de son cauchemar, et, en une seconde, elle se trouve devant la baie lumineuse que forme la porte du salon, ouverte sur le vestibule.

On entend rire et causer avec animation.

M. d'Altemare a laissé ses journaux, Mme d'Altemare son ouvrage ; tous deux sont, avec Céral, assis près de la cheminée. Il fait clair, chaud, gai, dans cette pièce. Madeleine sent la vie revenir à son cœur, et, déjà toute rassérénée, va donner la main au jeune homme, qui s'est vivement avancé au devant d'elle.

— Que tu es pâle, Madeleine ! lui dit sa mère, frappée des traces de sa souffrance.

Mais le rose est vite revenu sur ses joues, avec la sérénité sur son front. Pourquoi donc était-elle si troublée ?... Le sait-elle encore ?... Elle a dû s'endormir là-haut tout à l'heure et subir quelque cauchemar. Elle ne s'attardera plus ainsi seule et oisive dans sa chambre.

Le dîner à eux quatre est très gai. Céral raconte comment il a expédié ses affaires pour revenir plus vite, comment il a trouvé là-bas des mines d'or, et comment il les abandonnerait toutes, elles et bien d'autres, pour ce qu'elles ne peuvent lui donner.

— Quoi ? lui demande étourdiment Madeleine, qui s'en repent aussitôt.

— Je vous le dirai quand vous voudrez, mademoiselle ; quand vous me promettrez de m'écouter sérieusement en tête à tête cinq minutes.

Dans le courant de la soirée, à propos d'une discussion provoquée par un article de la *Revue* :

— Monte donc me chercher ce dernier numéro dans ma chambre, dit M. d'Altemare à sa fille. Je ne sais plus trop où je l'ai laissé, et, avec ma crise de goutte, j'aime autant ne pas monter une fois de plus. Sonne Albin, si tu veux, mais il ne trouve jamais rien.

— Si je pouvais remplacer Mlle Madeleine ?

— Laissez donc, mon ami, elle en a pour deux minutes.

— Je vais au moins l'éclairer.

Madeleine, sans lumière, est déjà en haut ; elle jette en passant un coup d'œil sur sa chambre, où

elle a si vraiment souffert, il y a deux ou trois heures à peine. La porte en est ouverte, le feu achève de s'éteindre, et la bourrasque secoue toujours la fenêtre. Soudain elle se met à courir dans le vaste corridor jusqu'à la chambre de son père, qu'elle referme précipitamment sur elle. L'image de Pierre la hante de nouveau avec ce regard qui devient de plus en plus terrible. Elle voudrait crier, mais n'ose ni ne peut ; sa main nerveuse n'arrive à rien trouver dans ces ténèbres qui la glacent ; une sueur froide monte à son front.

On marche dans le corridor.

Si c'était Pierre ! Oh ! tout plutôt que lui. Oui, vite, quelqu'un qui rompe ce silence et ces craintes.

— Qui est là ? Donnez vite de la lumière !

Céral entre, effaré, un candélabre à la main.

— Mademoiselle, vous avez eu peur ? Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu ?

Elle se laisse tomber sur un fauteuil.

Lui, posant sa lumière, s'approche vivement et lui prend la main.

— Non, je suis trop malheureuse ! Je ne puis plus vivre ainsi.

— Mademoiselle, si vous me permettiez de vous offrir... Je sais que vos parents daignent agréer...

— Oui, c'est un coup monté. Tout conspire contre moi et contre Lui ! tout ! à commencer par Lui-même, qui m'abandonne et m'épouvante... Tenez, monsieur de Céral, finissons-en ! vous demandez ma main, la voici !

Elle étend fiévreusement la main vers le jeune homme, qui se met à genoux devant elle.

— Dieu ! je deviens folle !

Et, retraversant la maison en courant, elle va tomber inanimée dans sa chambre.

XXIII

Pendant trois jours, Madeleine a gardé le lit avec une fièvre terrible et un délire qui a fait craindre un transport au cerveau ; pendant trois jours, Céral est constamment resté à la villa, arrivant dès huit heures, le matin, et ne se décidant plus à partir qu'à onze heures ou minuit, après la dernière visite du médecin. Tous le considéraient maintenant comme le fiancé de Madeleine ; il sort aussi pâle qu'elle de ces trois jours de crise.

Personne ne sait au juste la cause d'une aussi vive secousse. Céral a raconté ce qu'il en connaît. Mais quand Madeleine a appelé de chez son père, comme quand la femme de chambre l'avait trouvée avant le dîner, de quoi avait-elle eu si peur ? Personne ne peut le savoir. Et on n'ose pas tout de suite reparler de cela à la convalescente qui, si promptement qu'elle semble remise d'une telle alerte, n'en a pas moins gardé une sorte d'impressionnabilité absorbée et nerveuse.

Pendant son délire elle a crié à plusieurs reprises : « Pierre ! Pierre, pardon ! » ; puis : « Chassez Pierre ! Otez Pierre ! Délivrez-moi de ce Pierre ! » Ce nom dans sa bouche ne saurait étonner. Mais que s'est-il passé ? Ne semblait-elle pas plutôt l'oublier depuis quelque temps ? Ses parents, ravis, n'avaient eu garde d'en ranimer le souvenir. Ils évitaient même de parler de toutes choses pouvant se rapporter à l'armée, au Tonkin, à la Bretagne. Mme d'Altemare se creuse en vain la tête : Madeleine aurait-elle lu quelque article ? rencontré quelqu'un, un ami de Pierre ? Pierre lui-même ?

A cette supposition, elle hausse les épaules : n'a-t-elle pas lu, le jour même, justement de l'incident, la lettre de Pierre, datée de Nam-Dinh, le 20 janvier.

Cette lettre ? Non, Madeleine ne l'a bien sûr pas vue ! Elle était au piano quand le facteur la lui a remise à elle-même qui sortait, lettre renvoyée de Paris à l'adresse de Mme de Malleval. Elle est rentrée pour la lire seule, dans sa chambre fermée. Elle n'a traversé le salon que rapidement, pour donner à sa fille un mot d'une amie.

Qui sait si, sans rien faire voir, ce n'est pas cela qui a suffi ? Subtile attraction des choses sur l'âme, à notre insu ! Depuis cet instant où Madeleine a frôlé la poche de sa mère, qui contenait cette enveloppe jaune venue de si loin pour elle, depuis que l'écho de cet amour si fort, vibrant par delà les mers, a pénétré, inconnu, intangible, dans son atmosphère, elle a reçu un choc : le Passé se dresse dans le Présent qu'il juge. Pierre a mis toute son âme dans ses pages. L'âme partie en effluves de tendresse se condense au contact des souvenirs refroidis, et Madeleine n'en reçoit plus qu'une douche glacée, une terrible commotion d'angoisse.

Si elle voyait seulement, dans la cheminée de sa mère, flamber, avec la lettre, cette grande photographie ! Il est debout, en blanc, le casque des colonies sur sa tête bien de face, le regard haut et droit semblant chercher une vision lointaine d'une douceur infinie. Il n'a pas besoin de dire à qui il a pensé en cet instant. Pauvre Pierre !

Comme il avait béni le camarade qui, traversant son poste, lui avait montré sa collection de photographies et aussitôt offert de lui en prendre quelques-unes ! Il avait posé trois fois pour être sûr d'avoir quelque chose de tout à fait réussi, se représentant d'avance le plaisir que cela causerait à Madeleine. Il la voyait ouvrant la lettre avec sa grand-mère, poussant un cri ému et lui arrachant presque cette image pour la prendre, la regarder, la retourner... l'embrasser ! Oui, l'embrasser ! Il embrasse tant, lui, la petite carte que le soleil et l'atmosphère saturée d'humidité ont déjà pu jaunir, là, tout au fond de son portefeuille, ou sur la table de sa paillote ! Et, en se représentant ces choses, son regard devient de plus en plus tendre,

de plus en plus rempli de celle à laquelle il s'est donné tout entier...

...Et le carton flambe encore ; et l'on ne voit plus que le coin noirci où s'effacent les deux seuls mots écrits :

TOUJOURS ET PARTOUT !

Mme d'Altemare a eu tout à coup un mouvement de tristesse, comme un remords, à la fin de cet autodafé. Elle a beau s'indigner en pensant à l'audacieuse liberté de ce jeune homme, qui charge la grand-mère de telles déclarations. Elle a beau se répéter que tout ce qu'elle fait, elle, ce n'est que pour préserver sa fille de chimères et lui donner le vrai bonheur ; elle n'est tranquilisée que quand Madeleine en délire a répété : « Chassez Pierre ! » et a fini par implorer comme une protection la présence de Céral.

Maintenant qu'elle est remise, il faudra pourtant en finir avec cette position fautive. Mme d'Altemare, la première, a engagé Céral à s'occuper de la bague.

Or, peu de jours après, voici justement que les deux jeunes gens se trouvent seuls dans les rochers du cap d'Antibes, après le déjeuner d'Ellen Rock. Ils viennent de parler de leurs deux couples de compagnons, fiancés depuis la veille, puis se sont tus, elle gênée toujours par le tourbillon mal contenu des souvenirs, lui, troublé par l'espoir qu'il sent prochain.

Le ciel est d'un bleu éblouissant ; ils ne voient que lui et la mer lumineuse, qui vient battre de sa mousse étincelante les derniers rochers où ils se sont assis. On se croirait au bout du monde, et loin de tout, si le vent qui souffle de terre n'apportait les senteurs embaumées des luxuriants massifs de la villa.

Tout à coup, avec un léger bruit de pierres roullantes, apparaissent, sur une pointe plus élevée, deux des jeunes fiancés, qui semblent causer joyeusement. Les deux autres, eux, n'ont pas bougé, toujours étendus là-bas, immobiles, sur la petite grève.

Le regard de Madeleine allant de l'un à l'autre, des uns aux autres, se remplit de larmes, puis tombe sur Céral, qui l'enveloppe de sa muette et respectueuse admiration. Alors, lui, sentant que l'heure est venue, n'hésite plus :

— Vous m'avez dit, Madeleine, que vous me donniez votre main. Depuis ce jour, j'ai pour vous une bague choisie d'après votre goût, connu à votre insu. Elle ne me quitte pas ; j'attendais toujours l'heure propice pour oser vous l'offrir. Elle est à vous, maintenant.

Et doucement, au doigt de la jeune fille, il passe l'anneau, étincelant de deux pierres sans pareilles.

Madeleine se laisse faire et ses larmes coulent en abondance ; elle ne veut plus lutter, elle sera à Céral. Puisque Pierre est si long à revenir et l'oublie,

qu'importe maintenant? Qu'importe tout? Tout passe si vite, tout s'efface. Et puis on meurt aussi...

Elle sera peut-être morte avant son retour.

XXIV

La date du mariage est fixée aux premiers jours de mai. Madeleine a été la première à la désirer le plus proche possible; elle y met une insistance qui comble de joie ses parents presque autant que Céral, et qui la rassure contre sa propre pensée, qu'elle se promet de ne plus jamais sonder. A quoi bon? Elle va entrer dans la vie définitivement sienne, avec tous les éléments du plus envié bonheur : un mari beau, distingué et bon, qui l'adore, un nom des meilleures souches, une fortune écrasante; avec terres, hôtel, gens, équipages; la vie de Paris et la vie de château, avec toutes les possibilités de luxe, de confort, de gaîté.

Elle a pourtant un certain regret de quitter cette villa des Palmiers. Pourquoi ne pas vivre toujours ici, comme cela, au jour le jour, sans rentrer à Paris, dans cette vie du Passé oubliée maintenant? Pourquoi ressusciter ce qui est mort? Non! ne plus penser à rien! Continuer à aller aux îles; à s'asseoir en cercle à la musique, fêtée, envinée par tous; à courir les environs, toujours en plein bleu, entre celui du ciel et celui de la mer, ses parents radieux et ses compagnons empressés.

Il fait si bon depuis que les vents de mars ont cessé et que les rosiers sont en fleurs! Elle a cru se sentir vraiment heureuse, l'autre jour, comme ils revenaient par la route d'Antibes : tous deux marchaient seuls en avant, causant de leurs plans de voyage, d'installation, d'ameublement; discutant lentement chaque détail. Discutant! C'est-à-dire, lui, consultant, et elle décidant toujours. Et elle se sentait gaie et fière d'éprouver ainsi que sa volonté, son moindre désir était une loi pour cet homme.

Quand on a souffert, rien n'est bon comme de se sentir aimé; rien ne peut rendre heureux comme de se l'entendre dire, surtout lorsqu'on a vingt ans et que le printemps souffle, devant la mer, les fleurs et le soleil.

Madeleine avait donc cru saisir enfin vraiment le bonheur, ce jour où ils avaient choisi la date de leur mariage, en foulant ensemble l'aveuglante poussière blanche qui fumait dans le soleil jusqu'aux oliviers gris et aux envolées de roses de la route du golfe.

Elle s'est arrêtée, avec son fiancé, à l'ombre d'un arbre dont on ne peut guère reconnaître l'essence, tant les fleurs des buissons ont envahi ses branches, et, pour la première fois, elle a eu un regard autre qu'indifférent ou résigné quand le jeune homme lui a redit sa tendresse. C'est à Cannes que, malgré la saison, tous deux veulent revenir

dans quelques semaines faire leur voyage de nocce.

Mais le moment est venu de retourner à Paris; Mme d'Altemare frémit déjà en songeant au peu de temps qu'on lui laisse pour ses emplettes. Il a fallu les circonstances spéciales dans lesquelles s'est arrangé ce mariage pour qu'elle craignît de contrarier Madeleine et lui cédât à ce point. Mais tous les sacrifices plutôt que de la voir revenir sur une décision si difficilement obtenue! On pressera un peu plus les fournisseurs et les couturières, voilà tout. Des monceaux de lettres sont d'ailleurs partis tous les jours pour préparer les voies; et en arrivant, le 15 avril, on trouve une liste de rendez-vous et de courses, si serrés pour tous les jours, que Mme d'Altemare et sa fille ne posent plus que juste aux heures des repas; que Madeleine n'a plus le temps de réfléchir, de penser, de causer même avec Céral, en dehors des allées et venues dont il prend sa part, et que, rompue, exténuée, absorbée, surexcitée, elle arrive le 15 mai à l'autel, sans même se rendre compte de ce qu'elle fait.

Le projet de voyage à Cannes, de retrouver la villa des Palmiers, le bleu foncé du golfe, la poussière diamantée et les roses; d'errer lentement au milieu de ces choses et d'y chercher de douces impressions ravivées, a été rejeté par Madeleine. Pourquoi retourner là-bas? Ce n'est plus de saison; elle n'y a pas pensé une seule fois depuis son retour et cela lui semble loin, loin, fané, fini.

Céral a donc proposé d'aller tout simplement chez lui, en Bourgogne, se reposer et s'installer. Mais n'auront-ils pas le temps de se reposer et de s'installer en y passant tout l'été? Mieux vaut courir, s'agiter. Tout le monde fait un voyage de nocces; il faut voir du nouveau, de l'inconnu. C'est comme une soif qui dévore Madeleine. Céral souscrit à tout : la Belgique, la Hollande, même la Suède, où les Altemare ont toute une branche de leur famille qui s'apprête à fêter le jeune ménage.

Ils passent ainsi deux mois charmants; lui, bien fatigué, jamais de sa vie ne s'étant aussi peu ménagé, mais faisant bonne contenance, toujours aux ordres et aux pieds de sa femme, et se trouvant payé assez par la satisfaction de celle-ci, les hommages qu'elle reçoit, et les félicitations qui lui reviennent à lui, de toutes parts. Cependant, à la suite d'un retour le soir, en voiture découverte, il prend une bronchite dont, malgré la clémence de la saison, il n'arrive pas à se débarrasser, et Madeleine, la première, offre alors de rentrer se reposer en Bourgogne.

Elle trouve là beaucoup à s'occuper afin d'installer tout selon son goût. Sa mère vient passer plusieurs jours pour l'aider, puis on parle de commencer les visites de voisinage.

— Si vous êtes remis, mon ami, car il ne faut pas risquer de vous rendre de nouveau malade, dit affectueusement Madeleine à son mari, dont la bonté la touche.

— Vous préférez commencer maintenant ?

— Ce serait plus gai, évidemment.

Et, à peine M^{me} d'Altemare partie, Céral renonce au tête à tête qu'il attendait avec tant d'impatience, et les visites et les réceptions commencent sans interruption. Madeleine tient tout à fait la tête dans les chroniques mondaines du pays; sa mère est aux anges; elle-même semble enchantée. Renée et Marcel sont justement chez des parents, dans le voisinage.

— Je suis si contente de te voir aussi heureuse ! dit celle-ci, un jour qu'elle se trouve seule avec son amie.

— Heureuse ! reprend Madeleine, après une pause. Je ne crois pas que ce fût ainsi que je me représentais, pour le désirer, le bonheur. Mais, à coup sûr, je n'ai pas le droit de dire que je ne suis pas heureuse. C'est drôle, la vie; on rêve, on espère, on attend, on s'agite... Tout s'écroule et on repart d'un autre côté, et on fait gaiement (gaiement !) ce que l'on n'envisageait que comme une catastrophe... Voilà que tu me fais faire de la philosophie, et je n'en veux plus depuis ma métamorphose. J'en ai horreur, comme de tout ce qui est sérieux. Pourquoi cette figure navrée ? Quelle robe faut-il mettre ce soir chez ta tante ?

Pour la fin d'octobre, les Céral s'installent à Mont-Evron, où ils ont promis de passer l'automne; la saison des chasses y est très brillante; c'est une allée et venue incessante qui fait revoir à Madeleine quelques-uns de ces dolmans d'artilleurs que ses parents avaient écartés d'elle avec tant de soin au moment de son mariage. Cela lui produit un effet bizarre chaque fois, effet brusque, étrange, profond, énervant. Pourquoi ? Et pourquoi de même quand elle aborde certains côtés du parc ? Voilà ce qu'elle ne veut pas savoir. Elle a si peur de se trouver encore malheureuse ! Et elle éprouve, en même temps qu'une aversion inavouée, comme un besoin de se rapprocher de son mari, de sentir cette adoration passive veiller sur elle, de s'assurer que c'est, pour toujours, la vie gaie, insouciant et facile. Pourquoi a-t-on un cœur ? Et pourquoi a-t-on un souvenir ? Et pourquoi les échos d'heures pénibles ont-ils le droit de se réveiller ?

Elle a pensé toutes ces choses sur la tombe de sa grand'mère qui, selon son désir, repose dans le petit cimetière champêtre. Pauvre grand'mère ! Elle aimait tant Madeleine ! Celle-ci debout, bien enveloppée de sa pelisse de fourrure, les bras appuyés sur la haute grille de fer, regarde loin dans le vide; elle se souvient avec émotion de cette affection toujours en éveil pour combler son enfance. Elle ne veut pas dépasser son enfance dans cette vision qu'elle évoque doucement, et elle laisse fermé, sans même l'effleurer de la sonde, le temps dont Renée seule, et une fois

unique, a parlé rapidement en l'appelant « son faux roman ».

Elle n'avait pas songé ainsi depuis... un an ! Elle reviendra devant cette pierre; ce calme lui a fait du bien. Car elle se sent triste depuis quelques jours, mal en train, dégoûtée de tout. Le médecin, consulté par Céral, a répondu que c'était simplement l'excès de fatigues, le surmenage; qu'il fallait immédiatement suspendre cette vie d'agitation enfiévrée, qu'avec quelques semaines de repos reviendraient sommeil, appétit et gaieté.

M^{me} d'Altemare se désole, Madeleine aussi; mais son mari lui prend les mains et ne se lasse pas de lui répéter combien il sera heureux de l'avoir enfin un peu tranquillement, tout à fait à lui. Plus de chasses, de raouts, de veilles prolongées. Ils se borneront aux petits tours recommandés pour mettre Madeleine à l'air le plus possible : à pied, dans le parc; aux environs, en voiture; ils liront, feront de la musique, se coucheront de bonne heure.

— Je ne peux pas vous dire comme je suis heureux, se hasarde-t-il à ajouter. Moi-même, j'étais à bout de forces.

— Cela ne vous change guère, répond sèchement Madeleine, exaspérée d'avance par la vie qui l'attend.

XXV

C'est donc le plus grand calme qui remplace à Mont-Evron toute l'agitation passée. Madeleine fait dans le parc, avant le déjeuner, le tour prescrit, pour tâcher de gagner un peu d'appétit. Son mari l'accompagne là, le matin, comme l'après-midi, dans la promenade en voiture. Quelque froid qu'il fasse, elle doit sortir et ne quitter le repos qui lui est ordonné que pour chercher de l'oxygène. Le sommeil revient bientôt, puis l'appétit, les couleurs... La gaieté seule ne les suit pas; elle semble avoir été épuisée tout entière par les plaisirs forcés de la saison passée.

— Cela reviendra, soyez tranquille, mon ami, répond Madeleine à son mari, qui l'interroge affectueusement. Et, d'ailleurs, qu'importe ? puisque nous sommes heureux. Vous préférez même cette existence monotone à toute autre, n'est-il pas vrai ?

— Monotone est dur.

— Dur ! Pourquoi ? Non, exact ! Est-ce que chaque jour n'est pas calqué identiquement sur le précédent ?...

— Vous détestiez tant le mouvement autrefois. Je me rappelle l'hiver dernier à Cannes.

— C'est vous qui me l'avez fait aimer. Plaignez-vous !

— Je vous ai fait aimer quelque chose, moi ?... Alors, je ne vous ennuie donc pas toujours ?

Et il lui prend la main.

— Voyons, Paul ! répond Madeleine, déposant un rapide baiser sur le front de son mari.

— Il ne faut pas lui en vouloir, dit en entrant M^{me} d'Altemare ; la pauvre petite est un peu énermée. Elle a besoin de distractions, conclue-t-elle une fois de plus.

Et il ne devient plus difficile de prévoir que les anciennes habitudes vont reprendre tout doucement leur train.

— Plus charmante que jamais, dit-on de toutes parts à Madeleine quand elle réapparaît ; c'est par coquetterie que vous avez été malade.

Et on ajoute dans les coulisses qu'elle est en bonne voie pour enterrer grand train son mari.

Lui, toujours beau, toujours silencieux, et de plus en plus pâle, recommence à la suivre avec la même résignation que par le passé. La tenue de Madeleine avec tous lui donne une sécurité parfaite. Car, fait inouï pour une jeune femme aussi belle, aussi gracieuse, aussi fortunée de toutes manières, aussi entourée d'hommages et aussi recherchée de tous, on ne l'a jamais vue flirter avec personne.

— Bah ! au fond, elle n'aime pas le plaisir et ne le cherche pas ; elle n'est pas heureuse et cherche à s'étourdir, voilà tout.

Cette réflexion, entendue par Céral dans sa sécurité parfaite, a été comme un dard qui lui a mordu le cœur et l'a hanté plusieurs jours. Il a fini par en parler à sa belle-mère qui, toujours habile, est arrivée à le rassurer et à lui répéter combien il les rend tous heureux, combien il est adoré de tous.

— C'est vrai que tu m'as donné une crème de beau-frère, dit Christian en entrant comme un ouragan chez sa sœur, stupéfaite de le revoir à Mont-Evron. Pas toujours guilleret, mais la crème des crèmes. Il vient encore de m'allonger trois cents louis, et sans plus faire d'embarras ni de questions que si je lui avais demandé une cigarette. Je l'ai pourtant réveillé, première circonstance aggravante ; il dormait dans son fauteuil. Eh bien, il n'a eu un sourire ironique, et encore pas méchant du tout, que lorsque je lui ai demandé s'il ne pouvait pas me prêter quelque chose. A ce mot « prêter ». Il m'a déjà prêté tant de choses... que je ne lui rendrai jamais ! Non, vois-tu, l'autre,

l'artilleur, ta première passion, ce pauvre Tonkinois là-bas, eût été sûrement plus drôle, mais pas coulant comme Paul, j'en suis convaincu. Tu as bien fait. Aussi ne l'éreinte pas trop vite, ne me le tue pas. Il est méconnaissable, je t'assure. Quand je suis arrivé, on m'a dit que tu avais été malade, mais quelle craque ! C'est lui qui a l'air d'un revenant. Allons, je me sauve. Je dois être à Nice demain soir.

— Quand te rangeras-tu, mon pauvre Christian ? Tu es devenu un vrai polisson. Voyons, pourquoi ne penses-tu pas à te marier ?

— Me marier ! Tu ne voudrais pas !... Au revoir. Remercie encore Paul. Qu'il ne croit pas que ses bienfaits soient perdus... quant à la reconnaissance, du moins !...

...L'autre, l'artilleur, ta première passion, ce pauvre Tonkinois là-bas... Ces mots jetés légèrement par son frère, Madeleine les a recueillis dans le coin de son cœur, jamais sondé, et l'écho lui en revient, à peine se retrouve-t-elle seule. Le passé ! Encore le passé !... Non ! il ne revivra pas ! Elle ne veut pas l'évoquer, puisqu'à peine il se dresse que déjà une nuit douloureuse se répand autour d'elle. Non ! elle ne veut plus souffrir ; elle tremble d'acquiescer la certitude qu'une plaie sans remède est en elle.

— Pourquoi suis-je seule ? Paul, Paul.

Mais ne l'a-t-elle pas prié de la laisser un peu tranquille, sous le prétexte qu'elle avait besoin de se reposer avant la réunion du soir ? Ce sera assommant, cette réunion, la dernière heureusement avant le retour à Paris. Et puis, si l'on partait tout de suite pour Cannes ? Cela ferait tant de plaisir et tant de bien à son mari... Oui, elle va courir le lui dire sans perdre un instant.

— M. le comte a été marcher un peu dans le parc ?

Madeleine met sa pelisse et, sous un rayon de soleil pâle et pur comme ce ciel d'hiver, elle s'enfonce au hasard entre les grands arbres dépouillés et les allées durcies, toutes scintillantes de givre.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)





CHEMIN MONTANT

SUITE



RAYMOND devint plus cra-
moisi encore qu'il ne
l'était avant; il eut la
sensation que son faux-
col se resserrait autour
de son cou pour l'étran-
gler, et toute sa physio-
nomie exprima une dé-
tresse d'un comique ir-
résistible.

Vernède ne parut
pourtant pas, au pre-
mier abord, voir les cho-
ses sous ce jour; une
lueur partie du visage
rutilant de Raymond
sembla lui rougir le
front, et ses yeux som-

bres dévisagèrent le jeune homme avec dureté,
puis se reportèrent, inquiets, sur Françoise.

Celle-ci le regardait s'avancer avec le même
calme sérieux et un peu triste qui ne la quittait
guère depuis quelque temps; une pensée intime
l'absorbait, le reste lui échappait.

— Vous venez nous demander à déjeuner, ami ?
questionna-t-elle d'une voix tranquille.

Le visage de Vernède se détendit aussitôt.

— Non, Françoise. J'ai déjeuné; je pars pour
Bazulle, dans une heure. Mon gérant m'a télé-
graphié; il se passe là-bas des choses graves qui
exigent ma présence sans plus tarder. Depuis
deux mois, je remets chaque jour mon départ; on
en a profité pour mener une campagne parmi mes
ouvriers, ils sont montés et il y a menace de grève
aux usines... Il fallait cela pour me forcer à quitter
Paris en ce moment!

Il eut un geste désolé; puis, se tournant avec
brusquerie vers l'étudiant, qui était resté figé sur
sa chaise, les écheveaux de soie empilés gauche-
ment sur ses genoux :

— Eh bien, jeune homme, vous cultivez l'art de
la broderie, maintenant ? fit-il, narquois.

Raymond se leva, troublé, semant les écheveaux
autour de lui; il se jeta à quatre pattes pour les
ramasser, trop heureux de pouvoir cacher ainsi sa
consternation à son persécuteur.

— Je regrette de vous déranger dans cette ver-
tueuse occupation, continua Vernède de plus en

plus sardonique, mais je vous prierai sans façon
de vouloir bien passer dans le fumoir, où vous
trouverez, je pense, d'excellents cigares; j'ai à
causer avec Françoise, et je ne puis perdre une
seule minute.

En même temps, il prenait des mains du jeune
homme le paquet d'écheveaux et, lui tournant le
dos, les posa lui-même sur les genoux de Fran-
çoise.

Raymond chercha une réponse, un seul mot, un
mot cinglant, écrasant! Il l'aurait payé cher à qui
le lui eût suggéré, mais il ne le trouva pas tout
seul et dût sortir de la pièce sans avoir rien dit.

— Que vous racontait donc ce potache, Fran-
çoise ? demanda Raoul Vernède, dès que la porte
se fut refermée.

— Ce qu'il me racontait ? répéta-t-elle, cherchant
de très bonne foi dans sa mémoire; je ne sais pas,
vraiment; il me parlait encore de ses colles, des
difficultés de la carrière que sa mère veut lui faire
suivre, et de la campagne, qui est bien plus
agréable que Paris.

— Ah ! Et que lui avez-vous répondu ?

— Rien du tout. J'avais beaucoup de mal à com-
prendre, c'était très embrouillé; et puis... je pen-
sais à autre chose, termina-t-elle avec un soupir.

Vernède s'assit près de la jeune fille, évidem-
ment soulagé de ses inquiétudes, de quelque
genre qu'elles fussent.

— Il ne faut pas laisser ce garçon vous ennuyer
avec ses jérémiades. Envoyez-le promener dès qu'il
recommencera; vous me le promettez ?

— Pourquoi, ami ? Cela m'est si égal, surtout
quand je n'écoute pas, comme aujourd'hui. Pour-
quoi voulez-vous que je le rudoie ?

— Parce que votre bonté et votre patience en-
courageraient sa sottise et c'est inutile. Il est tel-
lement mou que je ne sais si on en fera jamais
un homme !

Françoise eut un geste vague et indifférent dont
Vernède sourit. Mais la jeune fille ne répondit pas
à ce sourire; elle semblait, au contraire, se raidir
d'avance contre quelque impression dont elle
prévoyait le choc.

— Ami, de quoi vouliez-vous parler ?

Une telle appréhension se peignit sur ses traits
que Raoul Vernède hésita, la contemplant avec
un mélange de compassion et de remords :

— Je voulais vous parler du sujet qui nous préoccupe sans cesse l'un et l'autre. Je sais combien il vous est pénible, et j'aurais remis encore à l'aborder de nouveau, pour vous donner davantage le temps de peser les choses, de vous habituer à l'idée qui vous inspire une désolation très légitime, dont je comprends pour vous tout le côté douloureux... Mais cette absence à laquelle je me vois forcé et, qui va sans doute se prolonger plusieurs semaines, m'oblige à négliger tous les ménagements dont je voudrais user avec vous, ma pauvre et chère Françoise ; pardonnez-le moi.

La voix de son vieil ami, son visage expressif trahissaient une émotion et une sollicitude si vraies et si profondes que les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes et, cessant de se raider, elle lui tendit ses deux mains avec tout l'abandon d'une enfant qui cherche protection.

Vernède les prit, et les serrant fortement :

— Françoise, la situation de votre père m'inquiète de plus en plus. Jusqu'ici il m'avait confié sans réserve tout ce qui concernait ses affaires ; maintenant, il use avec moi de réticences qui me font pressentir les pires malheurs, et qui m'effrayent !... Songez à l'effrayante responsabilité que vous prenez vis-à-vis de lui, vis-à-vis de votre sœur, songez à l'avenir de Rosée... Craignez de céder trop tard !...

— Céder ? répéta Françoise d'une voix dure, en retirant ses mains, comme pour se ressaisir et repousser l'attendrissement qui l'avait dominée un instant ; mais quel besoin mon père a-t-il que je cède ? Que lui importe ma façon de penser ? Il est libre, il peut faire ce qu'il veut... Quand il aura remplacé ma mère dans la maison je saurai m'y effacer de façon à ne gêner ni lui ni personne, dites-le lui.

— Non, Françoise, je ne lui dirai pas cela, ce serait inutile ; il n'acceptera jamais un semblable état de choses ; il l'a dit : « Seulement du plein gré de mes enfants ».

— Mais je ne peux pas, je ne peux pas admettre cette indignité de mon plein gré ! s'écria-t-elle, se tordant les mains avec angoisse. Ami, vous ne comprenez donc pas ! Pour moi, ma mère a toujours été là, au milieu de nous... je sentais sa présence, je la voyais presque ! C'est comme si on voulait la faire mourir une seconde fois... et c'est mon père qui veut cela !

— Mon enfant, dit Vernède, laissez-moi vous le dire : tout vient de là, justement. Vous vous êtes créé un monde imaginaire, idéal, dans lequel vous avez vécu jusqu'ici ; maintenant, il vous faut toucher la vie, et vous ne comprenez plus, vous tombez des sommets. Il faut marcher sur la terre, on ne peut pas toujours planer. Parce qu'on est obligé de se baisser pour soulager une souffrance ou pour prêter secours à une main qui se tend suppliante, il ne faut pas en conclure que la compassion et le secours sont indignes de nous. C'est

ce que les saints nous démontrent par tous les actes de leur vie, et, saintes ou non, c'est un don que, vous autres femmes, vous possédez en commun avec eux : la divine compassion, cela fait partie de votre mission...

— Une mission ma mère m'en avait donné une ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la remplir ; maintenant, je ne comprends plus.

— Parce que le sentiment passionné par lequel vous vous laissez dominer vous égare et vous empêche de juger les choses à leur vrai point de vue. Qui vous dit que votre mère, aimant et connaissant votre père comme elle le faisait, n'aurait pas admis l'idée qu'il se remariât après sa mort ?

Et comme Françoise le regardait, saisie et bouleversée :

— Voyez-vous, mon enfant, il y a des êtres qui vivent et meurent avec un seul amour dans l'âme, mais bien peu peuvent se tenir à ces hauteurs ; et ceux-là n'ont rien de bas qui, lorsqu'une première affection, très profonde et sincère, cependant, vient à leur manquer, se laissent prendre à la douceur d'une seconde pour consoler leur solitude... Votre père, en se remariant, n'amoindrirait et n'abaisserait en rien la mémoire de votre mère, elle restera toujours sacrée au fond de son cœur, je le sais, croyez-moi. Ce qui vous le prouve, c'est le respect si grand qu'il témoigne dans ces circonstances pour les sentiments de ses enfants : il aime mieux se sacrifier que de leur faire violence.

Raoul Vernède s'arrêta ; Françoise, les coudes appuyés sur la table, s'était caché la figure dans ses deux mains. Il y eut un long moment de silence ; la pendule sonna. Vernède se leva avec agitation :

— Françoise ! je vais être obligé de partir, ne me direz-vous pas que vous m'avez compris ?

— Je comprendrais peut-être pour une autre, mais il s'agit de ma mère, je ne peux pas comprendre, répondit Françoise.

Et des larmes coulaient entre ses doigts crispés.

— Songez à Rosée, Françoise ! Je ne vous dis pas de penser à vous, mais songez à l'avenir de votre sœur.

Françoise écarta brusquement ses mains de son visage :

— Je songe à elle, j'y songe sans cesse ! Et voici ce que j'ai pensé : puisqu'il faut à mon père un changement de vie complet, vous l'avez dit, pourquoi n'irions-nous pas nous installer à la campagne, tout à fait, pendant plusieurs années ? Je saurais mener les choses avec assez d'économie pour réparer au moins une partie du mal déjà fait, et le reste serait conjuré... Et mon père oublierait peut-être...

Vernède secoua la tête :

— Votre père n'oublierait pas ; son isolement lui pèserait encore davantage, dans l'inaction de la

vie de la campagne... Ce serait, pour lui, une existence intolérable, s'il l'acceptait.

Françoise laissa retomber son visage entre ses mains :

— Que sont donc ses enfants pour lui ! exclamait-elle avec amertume.

Puis, la voix tremblante d'indignation :

— Non ! je ne pourrai jamais !

— Françoise, dit Raoul Vernède, triste et grave, en lui posant la main sur la tête, descendez bien au fond de vous-même : n'y a-t-il pas, au milieu de tout le reste et des sentiments très justifiés qui vous guident, un motif d'orgueil personnel ?... Je vous le répète, mon enfant, c'est une responsabilité effrayante qui vous incombe, craignez d'agir trop tard... Il faut que je parte. Réfléchissez et que Dieu vous conseille ! Si vous avez besoin de moi vous m'écrirez.

L'instant d'après il avait quitté le salon.

XI

« N'êtes-vous pas poussée aussi par un motif d'orgueil personnel ? Réfléchissez et que Dieu vous conseille !... »

Depuis près de trois semaines que Raoul Vernède l'avait quittée sur ces paroles, Françoise les méditait, les entendant toujours, comme un refrain obsédant, bourdonner dans son cerveau.

Elle avait commencé par repousser avec indignation cette hypothèse : un motif d'orgueil personnel ! Qu'avait-il voulu dire ? Son orgueil était froissé, en effet, mais uniquement au sujet de sa mère ; c'était l'orgueil, la fierté de son souvenir qui se révoltait en elle. De motif personnel, non, certes ! elle n'en avait point.

Mais, un jour, lisant sur le visage de son père une tristesse et un abattement plus profonds que jamais, tandis qu'il quittait, avec une sorte de hâte, le salon où tous deux s'étaient trouvés seuls pendant quelques minutes, sans échanger une parole, Françoise éprouva un serrement de cœur tout spécial et se surprit à murmurer avec envie :

— Une autre, pourtant, pourrait le consoler, lui parler ; mais pas moi !... pas moi !...

Aussitôt, elle rougit ; elle venait de comprendre que Raoul Vernède ne s'était pas trompé et qu'elle-même tombait dans l'erreur en se figurant sa douleur complètement désintéressée.

Elle fit plus, elle descendit tout au fond d'elle-même, comme le lui disait son ami ; et elle dû s'avouer que l'idée de se voir obligée de céder à une autre les droits que son titre de fille aînée lui avait conférés dans la maison de son père, de ne plus être la première pour la direction de ces mille détails de la vie intime, qui lui étaient devenus familiers et chers depuis la mort de sa mère, elle dû reconnaître que cette idée ajoutait

un coup d'épingle, mais d'épingle acérée, aux blessures plus graves.

Elle avait beau se récrier : — Ce n'est pas cela qui m'arrête ! Non, certainement, ce n'était pas *cela* ; mais *cela* subsistait, malgré tout, et, si légèrement que ce fût, pesait de son poids grossier dans la balance.

Françoise se montrait de plus en plus triste et absorbée ; parfois, quand elle était seule, elle se prenait le front à deux mains et s'écriait :

— Je ne sais plus !... Je voudrais ne plus penser !

Mais la pensée revenait, lancinante, obsédante, chaque jour qui s'écoulait en augmentant l'angoisse. Et, bien que la jeune fille éloignât avec la même inflexibilité toute idée de céder en faisant les premiers pas, le sentiment de la responsabilité qui pesait sur elle devenait de plus en plus écrasant.

A la dérobée, elle étudiait son père, notant les changements qui s'opéraient en lui. Et cette étude n'était pas faite pour la rassurer.

La vie du baron se passait en allées et venues continuelles ; une agitation fébrile, une préoccupation constante tiraient et creusaient ses traits. Des gens inconnus venaient sans cesse conférer avec lui, parlant très haut dans son cabinet, et il les reconduisait, continuant à voix basse la conversation commencée.

Françoise, dissimulée derrière quelque porte, épiait les entrées et les sorties de ces visiteurs singuliers. Elle entendit, un matin, trois d'entre eux se communiquer des réflexions sur l'apparence et la valeur de l'hôtel, et elle demeura atterrée, la respiration haletante, un nuage passant devant ses yeux.

A la suite de cet incident, elle redoubla encore son inquiète et muette surveillance, qu'elle se reprochait comme une indécatesse, un espionnage, mais dont elle ne pouvait se défendre. L'absence de Raoul Vernède supprimait la dernière garantie qui eût pu lui procurer un peu de repos d'esprit, et il lui semblait que tout était conjuré pour entraîner son père sur la pente où elle le sentait glisser fatalement.

Elle se répétait, en se raidissant :

— Si l'on est obligé de vendre l'hôtel, nous irons vivre à la campagne, comme je le proposais... On nous oubliera, nous oublierons...

Oublier lui paraissait par moment la seule chose désirable ; et son cœur se déchirait en reconnaissant qu'elle ne pouvait même plus supporter de s'arrêter, ainsi qu'autrefois, au souvenir de sa mère, d'évoquer sa présence aimée sous ce toit menacé de tels désastres.

Elle en vint, bientôt, à ne pouvoir s'endormir lorsqu'elle n'avait pas entendu rentrer son père ; et, laissant la porte de sa chambre ouverte, afin qu'aucun bruit ne lui échappât, elle restait de longue heures assise sur son lit, dans l'obscurité

complète, ses mains jointes serrant ses genoux, les yeux grands ouverts, l'oreille tendue...

Mais, malgré tout, la volonté de Françoise ne pliait pas et, au fond d'elle-même, la voix implacable répétait :

— Je ne veux pas !... Jamais cela ne sera de mon plein gré !

Un matin, son père, sans en avoir donné aucun avis préalable, ne parut pas à l'heure du déjeuner.

Il arriva vers la fin du repas, que Françoise s'était décidée à faire servir après une longue attente.

Non seulement sa fille aînée et l'institutrice, mais Rosée elle-même furent frappées de la pâleur et de l'altération de son visage. Il se plaignit d'un malaise indéfinissable, refusa de manger des plats qu'on rapportait pour lui, avala force café et un verre de rhum, puis alla s'enfermer dans le fumoir, après avoir doucement mais formellement congédié Rosée, qui voulait l'y suivre pour le distraire de sa prétendue migraine.

L'enfant, toute chagrine, rejoignit sa sœur dans l'embrasement de la fenêtre du salon, coin favori de Françoise.

— Je t'assure, commença Rosée d'un ton très grave, que papa a quelque chose depuis quelque temps.

— Quelque chose ? répéta machinalement Françoise.

— Oui, j'en suis sûre ; je m'en suis bien aperçue. Il n'est pas malade, dis ?

Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Non, non ! il n'est pas malade... je ne le crois pas, balbutia sa sœur.

— Alors, qu'a-t-il ? Pourquoi ne lui dis-tu rien ? ne fais-tu rien ?... Toi, tu peux ; moi je ne peux pas. Tu vois, il ne me prend pas au sérieux ; et puis je suis toujours dehors, à mes cours ou à mes leçons. Me voilà encore obligée de partir tout de suite, ajouta-t-elle avec une vivacité d'enfant, ses pleurs séchant sur ses joues roses, ou je serai en retard pour ma leçon de danse. Mais, toi, tu vas lui parler, n'est-ce pas, tout à l'heure ? Et tu le consoleras, s'il a du chagrin ; tu sais toujours ce qu'il faut dire, toi... Du reste, tu as aussi quelque chose d'extraordinaire, Françoise, je ne sais quoi qui te rend horriblement triste, et c'est sans doute pour cela que tu n'as pas remarqué ce que je te dis de papa... Mais nous devons penser à lui avant tout, n'est-ce pas ?

— Oui, chérie, certainement, murmura Françoise, toute remuée.

Et, lorsque Rosée fut partie en courant, elle resta immobile, perdue dans son grand fauteuil, se répétant la phrase de sa petite sœur : « Nous devons penser à lui avant tout ».

Depuis une demi-heure elle était plongée dans ses pensées, lorsque la porte du fumoir, qui donnait sur le salon, se rouvrit lentement et son père entra. Il ne l'aperçut pas et traversa la pièce, le

front baissé, très pâle, toute sa personne empreinte d'une tristesse et d'un découragement infinis. Il s'arrêta devant la cheminée, sans paraître comprendre ce qui l'avait dirigé de ce côté plutôt que d'un autre et resta immobile, comme anéanti sous le poids de son accablante méditation.

Françoise le regardait. Il lui sembla que quelque chose se brisait en elle ; elle essaya de se lever, mais se laissa retomber dans son fauteuil.

— Père, dit-elle tout à coup d'une voix basse que, malgré l'émotion qui la dominait, elle croyait sentir dure et froide, il ne faut pas que vous soyez si malheureux ; il faut faire ce que vous désirez.

M. Mac-Laur tressaillit, cette parole lui révélant la présence ignorée de sa fille. Il se retourna, et le regard qu'il fixa sur elle lui prouva qu'il l'avait comprise.

Pendant un moment, il resta silencieux ; puis, laissant retomber ses deux mains et secouant la tête, il prononça avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle :

— Non ! Plus maintenant... Je ne le voudrais plus ; il est trop tard !

Il sortit du salon ; et Françoise, qui s'était levée à demi, avec l'idée de le suivre, l'entendit s'enfermer à clef dans son cabinet.

Trop tard ! trop tard ! se répétait la jeune fille. Pourquoi, trop tard ? Quel événement si grave rendait donc impossible pour lui ce qu'il désirait quelques mois plus tôt, ce que Raoul Vernède appelait le seul remède ?... Avait-il compromis sa fortune et sa situation au point de ne plus pouvoir honorablement associer M^{me} du Breuil à son existence ? Sans aucun doute, c'était cela.

Françoise attendit ; elle voulait saisir le moment où son père sortirait, pour l'arrêter, le forcer à lui parler, à lui expliquer les choses ; elle-même le calmerait, lui exposerait le plan auquel elle revenait toujours, de vie retirée à la campagne. Il lui semblait qu'elle trouverait des paroles capables de le persuader, de l'arracher à ce découragement, cette désespérance pires que tout le reste... Et, au milieu de son agitation, elle éprouvait une sorte de soulagement au souvenir de la fermeté avec lequel il avait prononcé le *non* qu'elle prévoyait si peu.

Mais le temps s'écoulait et son père ne reparait pas. L'attente finit par lui devenir intolérable ; elle alla frapper timidement à sa porte ; aucune voix ne lui répondit de l'intérieur, cependant elle percevait un léger bruit de papiers froissés.

Elle retourna dans le salon et resta debout, à l'entrée de la pièce, épiant toujours, à travers l'antichambre, la porte de son père ; une affreuse inquiétude lui étreignait le cœur de plus en plus.

Un coup de timbre la fit tressaillir ; elle tourna les yeux du côté de la cour de l'hôtel ; un jeune garçon vêtu d'une livrée spéciale la franchissait

en courant, une lettre à la main. Derrière la grille, Françoise pouvait apercevoir un fiacre arrêté.

Le jeune groom parla avec vivacité, presque autorité, au valet de chambre qui lui ouvrit; et celui-ci, abasourdi, frappa précipitamment à la porte de M. Mac-Laur,

Françoise entendit sans distinguer quelques mots échangés entre son père et le porteur de la lettre; puis elle vit le baron s'élancer, saisir son chapeau et, traversant la cour à grands pas, suivi du jeune garçon, se jeter dans le fiacre, qui partit aussitôt.

Bien que cette scène se fût passée en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Françoise avait pu entrevoir, au passage, le visage bouleversé de son père, où le dégoût, l'inquiétude et l'indignation se lisaient à la fois.

Elle en fut si terrifiée qu'elle ne put réprimer un cri d'appel :

— Papa !

Son père était déjà trop loin pour l'entendre, mais le valet de chambre se retourna. C'était un brave homme, depuis assez longtemps déjà au service de la famille; sa figure semblait refléter le saisissement et l'effroi de celle de Françoise.

— Oh ! mademoiselle, dit-il à la jeune fille, qui s'était avancée impulsivement jusqu'au milieu de l'antichambre, je n'ai jamais vu M. le baron comme cela : il faut que ce soit grave, bien grave!...

Françoise, à la voix du domestique, se domina et reprit son sang-froid :

— M. le baron a, en effet, de gros ennuis pour le moment, prononça-t-elle avec une tranquillité affectée; c'est l'affaire de quelques jours, mais j'ai peur qu'il ne se fatigue trop, c'est pourquoi j'aurais voulu l'arrêter.

— Oui, mademoiselle ! répondit d'un ton respectueux le valet de chambre.

Elle sentit qu'il ne la croyait pas et qu'il en savait plus long qu'il ne le laissait voir.

— Germain, reprit-elle, s'arrêtant sur le seuil du salon, nous avons confiance en vous, vous le savez; je compte sur vous pour que les cancans et les bavardages indiscrets soient évités à l'office, autant que possible.

— Mademoiselle peut compter sur moi, répondit-il gravement.

Dès que Françoise l'eut entendu s'éloigner, elle traversa l'antichambre en courant, entra dans le cabinet de son père et referma la porte à clef sur elle.

Elle jeta des regards éperdus autour de la pièce. Qu'y faisait son père quand on était venu l'ap-

peler ? Que se passait-il ? Ces questions se heurtaient dans son cerveau.

Aucun désordre inquiétant ne se voyait, cependant. Des liasses de papiers semblaient, au contraire, triées et rangées avec symétrie sur le bureau; une lettre commencée était restée sur le buvard; dans la cheminée, des lambeaux de papier, à demi consumés, fumaient lentement, et leur odeur âcre prenait à la gorge.

Françoise s'avança jusqu'au bureau et avisa, posé sur une chaise voisine, un écrin de cuir noir; elle croyait le reconnaître et ne pouvait dire, malgré cela, quel en était le contenu. Cet écrin l'hypnotisait. Pourquoi se trouvait-il là ? Elle éprouvait le besoin impérieux de l'ouvrir; elle se pencha et fit jouer le fermoir de nickel. Le couvercle se souleva de lui-même et Françoise vit deux revolvers couchés, côte à côte, dans la boîte.

Un flot de sang lui monta aux tempes, son cœur s'arrêta, puis se mit à battre comme s'il éclatait dans sa poitrine; elle resta immobile, le regard fixe... Enfin, s'arrachant d'un grand effort à l'effroi qui l'envahissait :

— Mais je suis folle ! s'écria-t-elle. Ils peuvent très bien se trouver là par hasard... Ce n'est pas la première fois que je les vois.

Elle se retourna vers la table. Une enveloppe posée à côté de la lettre commencée portait l'adresse de Raoul Vernède; au-dessous, un large pli carré débordait, fermé par un cachet de cire; Françoise l'attira et lut, écrits en gros caractères dont l'encre était à peine séchée, ces mots soulignés : *Mon testament*.

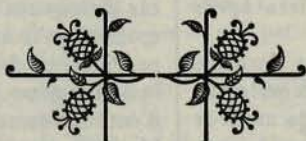
Des lueurs passaient devant les yeux de la jeune fille. Oubliant tout, sauf l'horrible pressentiment qui la poignait, elle saisit le feuillet, où se trouvait tracées quelques lignes seulement :

« Mon cher ami,

« Je t'avais écrit une lettre affolée que je viens
« de détruire. Elle te peignait toutes mes angoisses
« et l'extrémité à laquelle je me trouve réduit, par
« ma faute, je l'avoue. Que ne t'ai-je écouté ! Que
« n'ai-je pu t'écouter !... J'ai brûlé cette lettre; tant
« de mots sont inutiles pour exprimer les choses
« dans leur implacable fatalité. Maintenant, je suis
« plus calme, mais qui sait ce qui peut advenir
« d'ici quelques heures et me pousser aux mêmes
« égarements où l'on perd la responsabilité totale
« de ses actes. Dieu doit vous en tenir compte, je
« l'espère... »

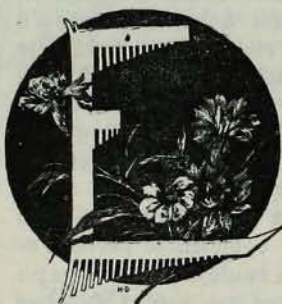
M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)





Causerie de Quinzaine



N dehors des distractions nouvelles que chaque année voit naître, il est un cycle toujours semblable qui amène à dates fixes les mêmes occasions de réunion ; tel le Concours hippique, un peu avancé cette année comme date ; il ne nous en a pas moins offert les modes de *démain* et une Exposition des *nouveautés de la saison*, plus authentique et plus *select* que celle des grands magasins. De ces modes, il vous est parlé ailleurs avec une compétence que vous appréciez. Restant sur notre domaine, constatons avec plaisir que, malgré l'envahissement du cyclisme et de l'automobilisme, le cheval garde tout son prestige et n'est pas près de le perdre, si nous en croyons la foule sans cesse croissante aux réunions hippiques. Pendant trois semaines, le grand monde parisien et le high-life provincial ont fusionné autour de la grande piste ; chaque jour, de trois à cinq, on s'est retrouvé pour causer des *potins* du jour, en admirant les hardis sportmen et leurs élégantes montures ; un certain effroi saisit lorsqu'au saut de la rivière ou au passage d'une haie un cavalier mord la poussière ; à cette émotion officielle s'en mêlent parfois d'autres plus intimes, car l'Hippique est un terrain très propice aux entrevues et bien des mariages s'y ébauchent ; on s'aperçoit de loin, la présentation suit, la jeune fille est bien jolie, rosée et souriante sous le chapeau à grands nœuds et à hauts buissons de fleurs. Allons ! encore des bans qu'on publiera après Pâques.

Le Palais de l'Industrie abrite pour la dernière fois ces réunions ; les intéressés du monde du sport se demandent avec une inquiétude motivée où ils trouveront asile en 1898 ; tous les projets

primitifs ont été rejetés, la solution du problème n'apparaît pas facile, peintres et cavaliers s'en émeuvent.

Le Concours hippique est classé parmi les distractions quadragésimales permises ; après la journée de la Mi-Carême, Paris se décide un peu tard à faire taire les grelots de la folie et à s'occuper de son âme. On cherche dans la *Semaine religieuse* les jours et les heures des prédicateurs en renom ; quelques-unes d'entre nous se faufilent à Notre-Dame pour entendre le P. Olivier, mais, à ces conférences destinées aux hommes, les femmes sont si loin reléguées qu'elles font mieux de chercher ailleurs prédications plus appropriées à leurs besoins. Rien ne vaut, sous ce rapport, les retraites d'Enfants de Marie prêchées dans les différents couvents de la Congrégation de Notre-Dame, du Sacré-Cœur ou de l'Assomption ; ces retraites sont généralement très suivies et l'appel des vénérées religieuses à leurs chères *anciennes* est toujours entendu.

Depuis deux hivers une grande vogue conduit mondaines et croyantes à des lectures de sermons célèbres par un auteur en renom. Nous avons entendu, l'an passé, des fragments de Bossuet ; cette année, Massillon a été choisi. Après une conférence de M. Léo Claretie sur la vie et les œuvres de Massillon, Mounet-Sully, sans éclats de voix, avec beaucoup de sobriété dans le geste et une certaine émotion, a lu — avec quel art ! — quelques passages des sermons sur : la Charité, l'Emploi du temps, le Petit nombre des Elus. Vous vous rappelez sans doute, mesdemoiselles, que ce sermon fut prononcé par Massillon en l'église Saint-Eustache ; ce fut un splendide succès d'éloquence sacrée ; secoué lui-même par l'émotion qu'il avait suscitée chez ses auditeurs, le prédicateur fut contraint de s'arrêter quelques instants pour laisser à l'assemblée, transportée d'enthousiasme, le temps de se remettre. Hélas ! le petit nombre des Elus est un sujet toujours

d'actualité, et à deux cents ans de distance, ne pouvons-nous trembler à notre tour à l'évocation de ce partage entre le froment du grenier et la paille destinée au feu ! Nous ne comprenons pas l'émoi qu'inspirent ces réunions à certaines âmes pieuses ; quel mal peut-il en résulter ? et Dieu, notre bon Dieu, ne peut-il atteindre ainsi des âmes qui l'ont oublié ou ne l'ont jamais connu !

Mais laissons ces sujets trop sérieux, le Carême touche à sa fin et quelques-unes de nos lectrices, désireuses de préparer de petites comédies pour les soirées prochaines, nous consultent à ce sujet. Nous n'osons vous donner aucun titre, chères amies, chaque famille ayant des idées particulières sur ce qu'il convient de jouer ; en thèse générale, nous vous conseillons de représenter plutôt des pièces courtes et gaies, d'essayer d'en trouver qui ne soient pas tellement rebattues que les spectateurs puissent souffler si l'acteur hésite ; cependant que l'amour de la nouveauté ne vous entraîne pas à trop d'exotisme ; il faut la troupe d'élite et le public de choix de M^{me} A. de N. pour oser se lancer dans le répertoire ibsénien ; il y a vraiment trop de symboles à saisir, et combien nous échappent encore, paraît-il, après une minutieuse analyse.

La pièce choisie, les acteurs trouvés, ce n'est pas petite besogne de mettre la troupe en scène ; on remarque mille défauts de prononciation qui passent inaperçus dans la conversation ; les uns bredouillent, les autres disent trop lentement, ceux-ci ont des négligences qui frisent la vulgarité, ceux-là une recherche qui borde l'afféterie ; pour tous il faut un grand travail pour réciter comme on parle, sans faire sentir l'effort.

Un de nos meilleurs professeurs de diction disait un jour que lors des débuts de ses élèves du Conservatoire, il entendait fréquemment des spectateurs s'exclamer : « Comme cette phrase est dite simplement, on voit bien que cela n'a pas été travaillé ». Et c'était justement le passage redit cent fois pour obtenir le naturel !

Mais le temps va me manquer pour vous parler de la dernière idée de nos savants ; vite, sans transition, passons à la décimalisation de l'heure ; avez-vous entendu parler de cette importante question ? Un vote du bureau des Longitudes aurait décidé que la minute sera désormais divisée en cent secondes et l'heure en cent minutes ; le jour aura encore vingt-quatre heures, mais on les comptera de une à vingt-quatre sans distinction d'heures de jour ou de nuit ; on sera donc invité à dîner à dix-neuf heures et demie, les bals commenceront à vingt et une heures ; à minuit les coucous chanteront vingt-quatre fois, etc. Quelle fatigue cérébrale nous éprouverons tous au début de ce bouleversement ; heureusement que la province y sera longtemps rebelle, on pourra y reposer son cerveau surmené. J'ai vu la semaine dernière, dans une préfecture, à deux heures de Paris, un bazar à vingt-neuf *sous*, plus loin des chaussons marqués cinquante-neuf *sous* ; voilà des gens qui ne se précipitent pas à corps perdu dans les innovations, et de longtemps on n'entendra chez eux tinter vingt-quatre coups à minuit. Les promoteurs de ce beau projet voudraient le voir appliquer au commencement du *xx*^e siècle ; les nouvelles horloges seraient inaugurées à l'Exposition de 1900 et elles ajouteraient à la confusion de cette foule qui répondra à notre appel de tous les points du globe. Que de merveilles nous sont promises ! On montera si haut qu'on peut monter, on descendra si bas qu'on peut descendre ; chaque jour voit éclore de nouveaux projets ; quelques-uns pourraient être datés de l'asile des fous, à Charenton, mais il a surgi certaines idées ingénieuses dont nous vous parlerons une autre fois.

En attendant, bonnes Pâques, amies lectrices ; cette causerie vous arrivera pendant le voyage des cloches à Rome ; nous souhaitons qu'elles vous rapportent les jolis œufs par vous désirés.

EDMÉE.



ECONOMIE DOMESTIQUE

BRANDADE DE MORUE

Mettez de la morue dessalée dans l'eau froide et posez la casserole sur feu doux ; au premier bouillon, retirez, enlevez la peau et les arêtes, effeuillez-la par petits morceaux que vous mettez dans une casserole avec du beurre et de l'ail râpé.

Mélez le tout sur le feu, de manière à faire une pâte lisse qui doit être ramollie avec de la crème et de l'huile.

Au moment de servir on ajoute un jus de citron et du persil haché et des truffes.



DEVINETTES

Épigramme

De quel auteur cette épigramme et contre qui fut-elle écrite ?

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

(X. Y. Z.)



Vers à terminer

Là je m'enivrerai à la source où
Là je retrouverai et l'espoir et
Et ce bien idéal que toute âme
Et qui n'a pas de nom au terrestre

De quel ouvrage et de quel auteur sont ces vers ?

(Germandrée)

Mots en lampe

Verticalement : Ce que notre journal donne toujours avec empressement.

Horizontalement : Dans la rue. — Grande étendue liquide. — Connue par ses vins. — Qui passe. — En osier. — Voyelle. — Dans l'âge. — Un quadrupède. — Un muet. — Consonne. — Article. — Conséquence de l'uniformité. — Au delà. — Ou Orient.

(Une Vo-J-N.)

Fantaisie

Trouver six noms mythologiques en combinant deux à deux les lettres suivantes : EEE I OO B G L R NN

(Germandrée.)

Mots en losange

Dans un gril. — Pour les oiseaux. — Engendré de deux races différentes. — Des bohémiens espagnols. — Gentil oiseau. — Sans esprit. — Commencement du soir.

(Brin de varech.)

Mots en croix

Avec les lettres que voici former en croix, dans la forme de ce pointillé, le nom de six fleurs charmantes :

AAAAAAA CC EEEEE III Y LLL HHH MMM NNNN RRR TTT
SSS OO

(Une ancienne abonnée.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE MARS

Mots en flacon :

C A V E S
L I N
A N E
O D E
F E Z
I C I
O H E
B I A I S
B R U M E U X
C A M P H R E
D E C A V E R
M A I G R I R
P E I N T R E
O B E S E

Mots en losange syllabique :

PO
TU LI PE
PO LI TECH NI QUE
PE NI CHE
QUE

Enigme : La scie.

Rébus : C'est de la finance que nous vient non pas la lumière, mais le signal du plaisir.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.